
COMPTE RENDU

Oded Galor, *Le Voyage de l'Humanité, aux origines de la richesse et des inégalités*, Denoël, 2022. (*The Journey of Humanity, The Origins of Wealth and Inequality*, Dutton, 2022).

Le livre, traduit en plusieurs langues en un temps record, est célébré partout comme un ouvrage pionnier sur les causes de l'enrichissement rapide des nations depuis deux à trois siècles et du maintien des inégalités.

Commençons par quelques remarques critiques qui peuvent être formulées sur certaines interprétations données par l'auteur. Dans l'introduction il cite Hobbes, à propos de la vie au XVIIe siècle, « dangereuse, brutale et brève », mais c'est une approximation, car Hobbes ne caractérise pas de cette façon le sort de ses contemporains, mais bien plutôt un monde sans gouvernement, sans autorité, livré au chaos, entraînant une vie *nasty, brutish and short*¹. On s'interroge aussi lorsqu'il affirme que le fermier anglais du XVIe siècle avait le même mode de vie que « le berger de Jéricho il y a onze mille ans ». La révolution néolithique date de dix mille ans environ vers l'Anatolie (-8000), et mille ans avant, « le berger de Jéricho », pour peu qu'il ait existé, l'agriculture et l'élevage n'étant pas encore pratiqués, n'avait certes pas le même mode de vie que le paysan du XVIe siècle, aussi dure qu'ait été l'existence de ce dernier, grâce aux multiples innovations techniques du Moyen Âge et de la Renaissance². Il y avait probablement des chasseurs/cueilleurs (*foragers*) autour de Jéricho.

Sur les inégalités entre nations et peuples, celles-ci se sont aggravées avec la révolution industrielle en Occident, mais elles sont en voie de réduction depuis une quarantaine d'années avec un développement beaucoup plus rapide au sud et à l'est. Le cas de la Chine et son rattrapage est à ce propos exemplaire, mais c'est aussi plus ou moins celui du tiers-monde dans son ensemble. « Le fossé grandissant » entre le nord et le sud, si cher aux tiers-mondistes entre les années 1960 et 1990, est depuis près d'un demi-siècle un fossé qui se comble.

L'auteur explique comment le cerveau humain s'est développé, mais il ne cite pas des raisons comme la tenue verticale, debout, facteur crucial dans le succès de l'animal humain. Il y a environ 7 millions d'années, les proconsuls (des primates) en Afrique ont été à l'origine des premiers hominidés dans les savanes de l'Est africain. Puis, la formation du Rift, un effondrement de la croûte terrestre, les aurait transformés en bipèdes, se tenant debout, tandis que dans les forêts de l'Ouest, aucune adaptation n'était nécessaire. C'est *l'East side story* du professeur Yves Coppens. Se tenir droit permet de voir de loin les prédateurs, cela libère aussi les bras pour porter des charges et utiliser les premiers outils. Les mains commencent à être employées de diverses façons et pas seulement pour attraper les branches ou courir le long du sol. En plus, la position debout évite la chaleur et l'humidité excessives près du sol, grâce au vent, et aussi l'exposition de tout le corps au soleil. Une petite partie seulement est exposée ce qui fait que le bipède peut être actif plus longtemps dans la journée, chasser sur des distances plus grandes, et obtenir ainsi plus de nourriture

¹ Dans l'état de nature, selon l'auteur du *Leviathan* (1651), la vie était ou serait "solitary, poor, nasty, brutish, and short", avec la guerre de tous contre tous (*Bellum omnium contra omnes*).

² Ce que l'auteur décrit d'ailleurs plus loin (p. 67) et qui contredit ce passage : « Dès la Renaissance, les civilisations européennes étaient très avancées techniquement. Parmi leurs grandes inventions de l'ère préindustrielle figurent la presse typographique, l'horloge à pendule, les lunettes, le télescope, le microscope et d'innombrables améliorations touchant l'agriculture et la navigation. »

que la plupart des animaux. Et ayant ainsi un « meilleur système de refroidissement », le cerveau peut voir sa taille augmenter.

Par ailleurs, dans la première partie de l'ouvrage, Galor rappelle la notion de piège malthusien³ auquel toutes les sociétés sont confrontées avant la révolution industrielle. Une hausse trop rapide de la population par rapport aux ressources, suite à une situation favorable temporaire, entraîne une crise et un retour au point de départ faute de progrès technique continu. Les niveaux de vie ne peuvent augmenter à long terme. On retrouve également l'idée répandue récemment⁴ que lors du passage des chasseurs/cueilleurs aux agriculteurs, à la suite de la révolution néolithique, les niveaux de vie se seraient détériorés et la longévité aurait baissé, le temps libre serait devenu moins important, même si la population globale augmente avec la production accrue de nourriture. Cette détérioration expliquerait le mythe du paradis perdu...

Sur la *croissance économique moderne* (expression de Kuznets), notre auteur utilise une métaphore intéressante, qui a des chances de rester, c'est celle de la bouilloire. Le passage vaut qu'on le cite en entier : « Une bouilloire de verre est placée sur une plaque chauffante. En observant la surface de l'eau, il est difficile de détecter le moindre changement, puisqu'au début la hausse progressive de la température n'a pas d'effets visibles. Ce calme est cependant trompeur. Tandis qu'elles absorbent l'énergie de la chaleur et que l'attraction des forces intermoléculaires diminue, les molécules d'eau se déplacent toujours plus rapidement jusqu'à ce que, passé un point critique, l'eau passe spectaculairement de l'état liquide à l'état gazeux. L'eau subit une soudaine transition de phase. L'ensemble des molécules d'eau de la bouilloire ne se convertissent pas tout de suite en gaz, mais le processus finit par les emporter toutes. Les propriétés et l'apparence des molécules d'eau dans la bouilloire sont bientôt entièrement transformées. Au cours des deux derniers siècles, l'humanité a vécu une transition de phase similaire. De même que le changement d'état de l'eau dans la bouilloire, la transition de phase de l'humanité est le résultat d'un processus qui s'est imperceptiblement intensifié, sous la surface, au fil de centaines de milliers d'années de stagnation économique. La transition depuis l'état de stagnation vers la croissance paraît avoir été spectaculaire et soudaine : elle le fut bel et bien. Mais, on le verra, les déclencheurs fondamentaux de cette transformation opéraient depuis l'émergence de l'espèce humaine, prenant de l'élan tout au long de notre histoire » (Page 47).

Tel Copernic, Galilée et Newton, ayant unifié les diverses appréhensions des phénomènes naturels en une seule théorie – la physique moderne – Galor a proposé une *théorie unifiée de la croissance*, il serait peut-être ainsi l'équivalent de ces géants dans le domaine de l'économie : « La théorie unifiée de la croissance appréhende le voyage de l'humanité sur le cours *intégral* de l'histoire, depuis l'émergence d'*Homo sapiens* en Afrique voici près de trois cent mille ans. Elle identifie et étudie les forces souterraines qui ont présidé au développement durant l'époque malthusienne, pour déclencher finalement la transition de phase par laquelle l'espèce humaine s'est extirpée de cette trappe de pauvreté et est entrée dans une ère de croissance économique soutenue. Ces connaissances sont essentielles pour comprendre la croissance dans sa totalité, les obstacles auxquels se heurtent aujourd'hui les économies les plus pauvres, les origines des écarts de richesse entre les nations au cours des siècles et les empreintes du passé lointain dans le destin des pays » (Page 49).

Suit un développement assez classique des caractères de la révolution industrielle des XVIIIe et XIXe siècles, ainsi que de l'avalanche d'innovations et de progrès

³ L'expression en langue anglaise est celle de *Malthusian trap*, traduite ici dans l'édition française littéralement par *trappe malthusienne*, on peut lui préférer celle traditionnelle de *piège malthusien*.

⁴ Notamment par Yuval Noah Harari dans son best-seller mondial, *Sapiens, une brève histoire de l'humanité*, Albin Michel, 2015.

techniques qui l'ont accompagnée. Avec le rappel de quelques évidences souvent oubliées par le commun des mortels : « Après tout, si les usines qui polluaient l'air et les rivières constituaient le cœur de la révolution industrielle, pourquoi est-ce en ce lieu et à cette époque que l'espérance de vie monta en flèche et que la mortalité infantile chuta ? Si l'effet de la révolution industrielle fut de transformer de joyeux paysans en misérables journaliers, pourquoi les paysans du monde entier n'ont-ils cessé de migrer vers les grandes villes industrialisées ? Et si, lorsqu'on parle de la révolution industrielle, on pense à l'exploitation des enfants, pourquoi la législation interdisant le travail des enfants et instaurant des écoles primaires est-elle précisément apparue à cette époque entre toutes, dans toutes les régions et les nations les plus industrialisées ? » (Page 60).

Des mots qui évoquent l'analyse de Hayek, à propos du travail des enfants au XIXe siècle et avant : « Combien il aurait été plus plaisant de voir ces enfants gambader librement sur les collines, ou dans de vertes prairies pailletées de boutons d'or et de pâquerettes, avec le chant des oiseaux et le bourdonnement des abeilles... Mais nous avons plutôt connu des enfants en train de périr tout simplement de faim, dans la boue de leurs taudis ou dans les bas-côtés et les fossés des routes⁵ ».

Les progrès de l'éducation, finalement très récents à l'échelle historique, sont également rappelés. Quelques chiffres mesurent le chemin parcouru : « Pour l'humanité dans son ensemble, le taux d'alphabétisation des adultes n'était que de 12 % en 1820 et ne franchit la barre des 50 % que vers le milieu du XXe siècle, pour tourner actuellement autour de 86 % » (p. 69). L'amélioration du capital humain va de pair avec le progrès technique, et les progrès de l'éducation accompagnent la hausse progressive des salaires et conditions de vie des ouvriers et catégories populaires, atténuant les aspects violents de la lutte des classes, et donc de la révolution inévitable imaginée par Marx et Engels. Galor examine ensuite la transition démographique depuis le XIXe siècle, ainsi que les progrès dans l'égalité des sexes, en matière d'éducation, de droits, d'autonomie et de travail, liés à la mécanisation et au progrès technique.

Dans son *survey* de tous les progrès techniques réalisés aux XIXe et XXe siècles, l'auteur rappelle l'épisode de la radio sans fil et du Titanic : « L'amélioration la plus décisive pour l'accès du public à la culture et au divertissement a été l'invention de la radio par le physicien italien Guglielmo Marconi en 1895. Le procédé de la transmission sans fil, apparu à la fin du XIXe siècle, fut rapidement adopté dans le domaine de la navigation. En 1912, le Titanic envoya par ce biais des signaux de détresse lorsqu'il heurta le funeste iceberg, mais les transpondeurs des navires qui auraient pu lui venir en aide étaient malheureusement éteints » (Page 109). Il aurait pu ajouter que l'engouement pour la nouvelle technique était tel, un peu comme Internet ou le téléphone portable à leurs débuts, que les passagers faisaient la queue auprès des radios du bord pour envoyer des nouvelles à leurs proches. Ces agents, débordés et distraits par la foule, n'ont pas pu prêter attention aux messages qui leur arrivaient, signalant la présence de dangereux blocs glacés...

À la fin de la première partie de son livre, de la page 124 à 130, l'auteur résume longuement tout ce qu'il vient d'exposer, ce qui donne lieu à des redites et aurait pu être abrégé. On note aussi une affirmation curieuse, peut-être due à la traduction : « Pendant la plus grande partie de l'histoire humaine, le progrès technique n'a pas engendré d'amélioration significative à long terme du bien-être matériel de la population, puisque – comme toutes les autres espèces sur Terre – l'humanité a été prise dans la trappe de pauvreté ». Étrange en effet, car si on comprend bien – puisqu'il s'agit du thème dominant de cette première moitié de l'ouvrage, le concept de trappe de pauvreté, ou piège malthusien –, on voit mal comment cela pourrait s'appliquer

⁵ Fr. Hayek, *Capitalism and the Historians*, University of Chicago Press, 1954.

à « toutes les autres espèces sur Terre », les animaux ne sont pas concernés par la pauvreté étant donné, jusqu'à plus ample informé par les recherches en primatologie, qu'ils ne produisent aucune richesse matérielle et qu'ils sont totalement intégrés dans la Nature, sans avoir besoin de rien d'autre.

La deuxième partie aborde la question des inégalités, tout d'abord en rappelant les faits, les écarts de richesse, de revenu, de développement. Il montre ensuite l'accroissement des écarts aux XIXe et XXe siècles entre pays industrialisés et reste du monde, écarts qu'il attribue ensuite – reprenant les théories tiers-mondistes – au commerce international (spécialisations désavantageuses), à la colonisation et à la mondialisation. Une explication battue en brèche par l'histoire : si l'Afrique par exemple a été colonisée, c'est bien parce qu'elle n'avait pas les moyens techniques, militaires, économiques, financiers de l'Europe, autrement dit parce qu'elle était déjà en retard au XIXe siècle, et ce n'est pas la colonisation qui a provoqué son sous-développement, mais bien son sous-développement qui a permis au départ le fait qu'elle ait été colonisée. C'est du simple bon sens. En outre, la colonisation ne l'a pas enfoncée dans le sous-développement, mais elle a provoqué un choc qui lui a permis d'en sortir progressivement. C'est *la ruse de la raison* de Hegel, appliquée par le philosophe aux guerres napoléoniennes : le conquérant n'a d'autre but que d'imposer brutalement sa domination, mais sans le vouloir il traîne dans ses fourgons les idées de la Révolution qui vont provoquer une évolution politique favorable dans toute l'Europe, dans les décennies suivantes⁶. Idem pour la colonisation, elle n'a pas pour but de développer des continents, elle se réduit souvent à la force et au pillage, mais elle provoque sans le vouloir un ébranlement définitif, dans des sociétés qui sans elle seraient restées figées et stagnantes. En plus d'apporter les idées mêmes qui vont être utilisées par les sociétés dominées pour se libérer au XXe siècle.

Heureusement, l'auteur ne se borne pas à ces idées de type tiers-mondiste (et peut-être n'est-ce qu'une façon de lâcher du lest vis-à-vis de conceptions longtemps dominantes), il va plus loin et analyse les racines profondes des écarts initiaux entre les peuples. Il commence par rappeler le rôle des institutions, à la suite des thèses de Douglass North et d'autres institutionnalistes récents, comme Daron Acemoglu et James Robinson, et leurs concepts d'institutions extractives (défavorables au développement) ou inclusives (favorables), en prenant le cas de toutes les réformes en Grande-Bretagne ayant conduit à la révolution industrielle, et également les différences institutionnelles entre l'Europe occidentale et l'Europe centrale et orientale, ainsi que celles entre Amérique latine et Amérique anglo-saxonne.

Les facteurs culturels sont ensuite abordés, même si la séparation avec les institutions ne s'impose pas, en effet, pour les néoinstitutionnalistes comme North, le terme institutions doit être pris au sens large et dépasser le sens courant, il désigne aussi la culture, les mentalités, les comportements, les croyances, les idiosyncrasies diverses que tout peuple présente. Autrement dit, cela va bien au-delà des institutions au sens des multiples organisations en place, incluant l'État. Mais sans doute, pour la clarté de l'exposé, l'analyse distincte des deux, tour à tour, dans le livre, s'explique.

⁶ Galor reprend d'ailleurs l'argument, page 159 : « La conquête napoléonienne partielle de la Prusse peu après la Révolution française nous fournit un autre exemple. Dans les régions occupées, les Français mirent en place des institutions inclusives favorables à la croissance économique : systèmes juridiques fondés sur l'égalité devant la loi, abolition du monopole des guildes et réduction des privilèges de l'aristocratie prussienne. Des décennies après le retrait des Français, et bien que les invasions soient généralement synonymes de désarroi et d'exploitation des territoires, les parties de la Prusse anciennement occupées étaient bel et bien plus développées d'un point de vue économique, avec des taux d'urbanisation supérieurs, que les régions voisines ayant échappé à l'occupation. »

L'auteur aborde également le cas de l'esclavage en Afrique, mais de façon un peu rapide. Il explique par exemple que « L'esclavage existait dans certaines parties de l'Afrique avant le XVe siècle, mais avec l'avènement du commerce transatlantique d'esclaves africains, les enlèvements et les conflits interethniques se sont considérablement accrus en Afrique de l'Ouest, en particulier parce que les chefs locaux répondaient à l'énorme demande des trafiquants d'esclaves européens. Ces pratiques traumatisantes ont attisé une méfiance préventive à l'égard des Européens et des inconnus, mais aussi des voisins et des parents. » L'esclavage était endémique partout en Afrique avant et après le XVe siècle, il n'était pas limité à « certaines parties », et il existait aussi depuis sept siècles vers le monde musulman, à travers le Sahara et l'océan Indien, il ne s'est pas limité à « l'avènement du commerce transatlantique d'esclaves africains »⁷. Gommer ainsi une partie essentielle de l'histoire du continent, treize siècles d'esclavage vers l'extérieur, ainsi que l'esclavage interne, est assez surprenant pour quelqu'un d'aussi au fait de la réalité historique. Doit-on y voir un effet du politiquement correct répandu dans les universités américaines ?

Le rôle de la géographie (et donc aussi du climat), dans les succès relatifs des différentes civilisations, sans doute le plus déterminant, est ensuite analysé. La fragmentation naturelle de l'Europe occidentale, de même que la pénétration des mers, entraînent une concurrence et une émulation entre États-nations indépendants qui ont favorisé les innovations, le progrès technique et les découvertes, à la différence des empires centralisés comme la Chine ou la Sublime Porte, où les innovations pouvaient être étouffées plus facilement par le pouvoir. Les exemples des grandes explorations des XVe et XVIe siècles, ainsi que l'imprimerie, abandonnées en Chine pour les premières, et interdite longtemps dans l'empire Ottoman pour des raisons religieuses, pour la seconde, sont exposés. L'auteur suisse David Cosandey et sa théorie thalassographique⁸ (le rôle positif du découpage extrême des côtes et du littoral) n'est pas oublié par Galor (p. 193).

Toute une série de facteurs sont ensuite abordés, liés à la géographie, comme les rendements agricoles, les maladies tropicales, le rôle de la charrue, la répartition des tâches selon les sexes, les langues utilisées, l'orientation des continents (nord/sud ou est/ouest, selon la thèse bien connue de Jared Diamond⁹), sans qu'on voie très bien l'importance relative de chacun. On a un peu l'impression d'un fourre-tout, où toutes les thèses développées par une pléiade d'auteurs sont présentées.

À la fin de l'ouvrage cependant, l'auteur expose sa propre conception des différences de développement entre les peuples formant l'humanité. Il remonte pour cela à la sortie d'Afrique d'*Homo sapiens*, il y a quelque 70 000 ans. Au fur et à mesure qu'on s'éloigne du berceau originel, l'Afrique de l'Est, les groupes humains perdent en diversité génétique. Autrement dit la diversité est infiniment plus grande en Afrique noire, et bien plus réduite au fond de l'Océanie ou de l'Amérique du Sud : « Il y a soixante mille à quatre-vingt-dix mille ans, *Homo sapiens* s'est lancé dans un

⁷ Même si l'on ne peut ignorer que, en parallèle, la traite et l'exploitation des esclaves aient pu contribuer notamment à l'accumulation du capital lors de la révolution industrielle britannique. Voir par exemple l'analyse empirique récente, comparant la croissance des régions les plus engagées dans l'esclavage de celle des autres régions britanniques, de Stephan Heblich, Stephen J. Redding, Hans-Joachim Voth, "Slavery and the British industrial revolution", NBER WP 30451, 2022.

⁸ Voir le site riseofthewest.com et son livre *Le Secret de l'Occident, Vers une théorie générale du progrès scientifique*, Flammarion, 2008. Dans ce cadre, on peut consulter notre compte rendu de la première édition de l'ouvrage de D. Cosandey dans *Région et Développement*, n° 8, 1998.

⁹ *De l'inégalité parmi les sociétés : Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Gallimard, 2000. Le titre original est plus connu : *Guns, Germs, and Steel: The Fates of Human Societies*, W.W. Norton & Co., 1997.

grand exode, quittant le continent africain en quête de nouvelles terres fertiles. Ce processus migratoire étant constitué d'une série de départs successifs, il a conduit à limiter la diversité des populations installées à de plus grandes distances de l'Afrique : plus les humains se sont éloignés de leur point de départ, plus le degré de diversité culturelle, linguistique, comportementale et physique de leurs sociétés s'est estompé » (Page 228)¹⁰. La perte de diversité réduit les effets bénéfiques de la rencontre, des croisements, des apprentissages réciproques de diverses cultures, des chances de découvertes et d'innovations¹¹. Mais au contraire, une trop grande diversité accroît les risques de conflits dans une société. La thèse de Galor est donc qu'un niveau de diversité intermédiaire, ni trop élevé, ni trop faible, est la meilleure voie vers la prospérité, et les sociétés qui présentent ces traits seront ou sont les plus développées¹². Il faut donc encourager la diversité dans les pays de trop grande homogénéité, et renforcer la tolérance dans ceux où elle est très importante.

Ainsi, « Si la Bolivie – dont la population est l'une des moins diversifiées – encourageait la diversité culturelle, son revenu par tête pourrait quintupler. Et, de son côté, si l'Éthiopie – l'un des pays les plus diversifiés au monde – adoptait des politiques à même de renforcer la cohésion sociale et la tolérance envers la différence, elle pourrait doubler son revenu par tête actuel » (Page 239). Dit tel quel, cela paraît bien optimiste : multiplier par cinq le revenu moyen des Boliviens en encourageant la diversité qui règne dans leur pays et par deux celui des Éthiopiens en les encourageant à être plus tolérants, plus facile à dire qu'à faire, dans un pays ravagé par des tensions ethniques ancestrales. Par ailleurs, des sociétés relativement homogènes, comme le Japon, les pays scandinaves, la Finlande, ont atteint des niveaux de développement et d'innovation parmi les plus élevés du monde, il ne semble pas que leur faible diversité ait été en soi un obstacle.

Liés aux facteurs géographiques, ces éléments suffisent à expliquer les écarts entre nations, pour notre auteur : « *Les caractéristiques géographiques et la diversité des populations*, partiellement formées au cours de la migration d'*Homo sapiens* depuis l'Afrique, sont de loin les facteurs les plus profonds des inégalités à l'échelle mondiale, tandis que l'adaptation culturelle et institutionnelle a souvent dicté la rapidité de progression du développement dans les sociétés à travers le monde. Dans certaines régions, la géographie et la diversité favorables à la croissance ont conduit à l'évolution rapide des traits culturels et des caractéristiques institutionnelles, et à l'accélération du progrès technique. Des siècles plus tard, ce processus a abouti à une explosion de la demande en capital humain, à une chute marquée des taux de natalité et donc à une transition plus précoce vers l'ère moderne de la croissance¹³.

¹⁰ Notons que dans ses ouvrages d'histoire économique, Deirdre McCloskey développe une thèse voisine sur la sortie d'Afrique : ayant un ADN plus varié que le reste des hommes, les Africains ont plus de capacités potentielles, même si les théories d'une inégalité génétique des populations restent à démontrer scientifiquement. Voir par exemple : *Bourgeois Equality: How Ideas, Not Capital or Institutions, Enriched the World*, University of Chicago Press, 2016.

¹¹ « La diversité sociale accrue a encouragé le développement économique en assurant la variabilité de traits individuels, tels que les compétences et les approches de résolution des problèmes, ce qui a promu la spécialisation, stimulé la fertilisation croisée des esprits et l'apparition subséquente d'idées novatrices, et engendré une plus grande souplesse face à des environnements techniques changeants » (Page 237).

¹² Pour notre auteur le succès américain tient à cela : « Dans le monde actuel, le niveau de diversité le plus bénéfique au développement économique est à peu de chose près celui que l'on observe aux États-Unis » (Page 238).

¹³ Au-delà de l'histoire longue, on peut signaler ici dans la lignée de cette approche le débat qui s'est engagé dans la littérature économique visant à spécifier si ce sont les conditions géographiques ou les institutions qui apparaissent décisives pour tirer la croissance aujourd'hui.

Ailleurs, une interaction plus défavorable entre géographie et diversité a mis les sociétés sur une trajectoire plus lente de développement qui a retardé leur affranchissement de la trappe de pauvreté malthusienne. *C'est ainsi que sont apparues les inégalités globales extrêmes du monde moderne* » (Page 241).

À la fin également, on retrouve la critique habituelle sur le consensus de Washington, programme de la Banque mondiale et du FMI pour les pays en développement : « Un exemple éloquent de cette approche vouée à l'échec est le consensus de Washington – un ensemble de recommandations politiques pour les pays en voie de développement centrées sur le libre-échange, la privatisation des entreprises publiques, la protection du droit de propriété, la dérégulation, l'élargissement de l'assiette fiscale et l'abaissement des taux d'imposition marginaux. Malgré des efforts considérables pour mettre en œuvre les réformes du consensus de Washington dans les années 1990, la Banque mondiale et le Fonds monétaire international n'ont que partiellement réussi à produire les résultats escomptés. Ces réformes auraient pu améliorer la croissance dans des pays réunissant déjà les conditions sociales et culturelles préalables de la croissance économique ; mais dans des environnements où ces fondations font défaut, où la cohésion sociale est précaire et la corruption endémique, ces réformes furent le plus souvent infructueuses » (Pages 244-245).

L'auteur renvoie aux études de Dani Rodrik, pourfendeur des programmes économiques libéraux (au sens français). Pourtant, ce sont très exactement ces programmes de libéralisation en Afrique qui ont remis le continent sur la voie de la croissance. L'abandon des expériences de socialisme réel dans les années 1990 (nationalisations, contrôles des prix, protectionnisme, bas prix aux paysans, éléphants blancs du secteur public, etc.), suivant en cela les préconisations du FMI et de la Banque mondiale, marque un retournement difficile mais favorable. Galor prend d'ailleurs des précautions de langage : « n'ont que partiellement réussi », et « réformes le plus souvent infructueuses », cela signifie qu'elles ont parfois réussi et qu'elles ont été aussi fructueuses dans certains cas... On sent qu'il doit céder là aussi au politiquement correct *libéral* (au sens américain), il est de bon ton de critiquer les préconisations *pro-market* du Fonds dans les universités de la côte Est et Ouest. Quoique la réalité soit ailleurs, ce consensus tant critiqué a finalement été généralement appliqué avec succès et les politiques socialistes abandonnées.

Au total, le livre est une synthèse brillante des récentes théories de la croissance à très long terme, des origines et causes du développement économique depuis les deux révolutions économiques de l'histoire de l'humanité, la révolution néolithique et la révolution industrielle. Un ouvrage de vulgarisation réussi, extrêmement riche et complet, avec en plus un apport important ouvert au débat : le rôle de la diversité plus ou moins grande des peuples, issue de la sortie d'Afrique de notre espèce, il y a plusieurs dizaines de milliers d'années.

Jacques Brasseul

J.D. Sachs (2003), "Institutions don't rule: direct effects of geography on per capita income", NBER WP 9490 ; D. Rodrick, A. Subramanian, F. Trebbi (2004), "Institution rule: the primacy of institutions over geography and integration in economic development", *Journal of Economic Growth*, 9, 131-165.

On peut ajouter que ce débat a été d'une certaine manière repris et analysé au niveau régional (infra-national). Voir par exemple sur la croissance récente en Europe : D. Ketterer Tobias, A. Rodríguez-Pose (2018), "Institutions vs. 'first-nature' geography: What drives economic growth in Europe's regions?", *Papers in Regional Science*, 97, 1 ; C. Burlina, A. Rodríguez-Pose (2021), "Institutions and the uneven geography of the first wave of the Covid-19 pandemic", *Journal of Regional Science*, 61, 4.